

LA VIE PARISIENNE



LE DESSERT DU SOLDAT!

LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Guttenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;

TROIS Mois : 8 francs 50

Les Aboenments doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs

TROIS Mois : 10 francs

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON
CONTRE
MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine
PIUSSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN
DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

POUR NOS SOLDATS
Pastilles DUBOIS Nutritives et Reconstitutives
VIANDE et KOLA
contre la fatigue, la faim, la soif. Boîte francs, 1 fr. 25.
M^{me} BOUSQUIN, 25, Galerie Vivienne, Paris.

ENCADREMENT des ESTAMPES de la VIE PARISIENNE
GENRE CITRONNIER — Prix spécial : 9 fr. 96

JULES HAUTECOEUR & FILS
172, rue de Rivoli - 2, rue de Rohan - PARIS

EAUX - FORTES & POINTES SÈCHES & ENCADREMENTS

Une maison dont le seul but a été l'amélioration d'un seul produit a une supériorité écrasante sur toutes les autres, car tous ses efforts ont convergé vers un seul objectif: la perfection. J'affirme que mon Café, vendu au cours, 2 fr. 30 le demi-kilog, est aussi bon que les meilleurs et les plus chers, parce que, depuis des années, je vends du café, rien que du café.
Eug. MARTIN
33, Rue Joubert, PARIS, Tél. Gut. 20-43.

OMNIA - PATHÉ A côté des Variétés
5, Boulevard Montmartre, 5
LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS
La Projection la plus parfaite
FAUTEUIL, 1fr.; RÉSERVÉ, 2fr.; LOGES, 3fr. (escalier spécial)
Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.

VERASCOPE RICHARD 10, Rue Halévy (OPÉRA)
Envoi franco de la Notice
25, Rue Mélingue PARIS
POUR LES DÉBUTANTS
Le GLYPHOSCOPE à 35 francs a les qualités fondamentales du Vérascope.
PHOTOGRAPHIE EN NOIR ET EN COULEURS

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2/50 francs-Pharmacie. 12 Bd. Bonne-Nouvelle, Paris
LEÇONS ANGLAIS ET RUSSE.
M^{me} BARA, 9, rue Brey (Etoile).
ARTISTIC PARFUM GODET
PARIS
TALON CAOUTCHOUC

PRINTEMPS 1915
MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS
PRÉVOST
CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST et CAFÉS
39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX
Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

TAILLEUR 1. ROBES depuis 100 fr.
DEUIL - Blancheard, 3, Faub. St-Honoré, Paris
CORSET MATRAY "Le Réaliste" depuis 60 francs
21, rue Royale, PARIS.

" SOURIRES DE PARIS "
Magnifique porte-folio de 16 ESTAMPES GALANTES grand luxe mesurant 37×28, signées des maîtres Steinlen, Willette, A. Guillaume, Poulbot, Préjelan, Gerbault, H. Mirande, Iribe, H. Boutet, etc. Ces 16 estampes sont prêtes à décorer : garconnières, cabines de navires, chambres, réfectoires, tranchées, etc., et évoquent pour nos vaillants soldats le charme et le sourire de nos délicieuses Parisiennes. Prix exceptionnel : 6 fr. F^{re} poste recommandé. Nouveauté : L'Heure du Péché, roman galant par Antonin Reschal; f^{re} 3 fr. 50.
LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, Paris

" EROS "
Série d'estampes INÉDITES en couleurs de Fabiano, Kirchner, Hérouard, Léoncet, Léo Fontan, etc. Catalogue illustré sous pli fermé : 0 fr. 50.

ÉDITIONS DE "LA VIE PARISIENNE"

Derniers ouvrages parus, in-18, illustrés, à 3 fr. 50

LE BÉGUIN DES MUSES par Charles Derennes

LE PREMIER PAS par Abel Hermant

DANS UN FAUTEUIL par Pierre Veber

LES CAPRICES DE NOUCHE par Charles Derennes

NOS AMIES ET LEURS AMIS par R. Coolus

LES VRILLES DE LA VIGNE par Colette Willy

LA FOIRE AUX CHEFS-D'OEUVRE, par Jacques Dréa

LE PLAISIR TENDRE par Marcel Lafaye

Pour recevoir franco par la poste chacun de ces livres, envoyez en timbres ou en mandat-poste 3 fr. 50 à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, RUE TRONCHET, PARIS



ON DIT... ON DIT...

Le réformé récalcitrant.

La scène se passe à un conseil de révision départemental. Le préfet appelle les conscrits; le conseiller de préfecture, avec une dignité discrète, pointe les listes; le général lit le « communiqué »; le conseiller général sommeille doucement; le conseiller d'arrondissement contemple d'un air placide les anatomies des « candidats »...

Soudain, un conscrit se présente devant le major: il est amputé du poignet droit; on l'exempte. Mais cette décision ne lui convient pas:

— On a bien gardé en activité le général Pau; il était dans mon cas!...

On fait remarquer au réformé récalcitrant que la loi s'oppose à enrégimenter des hommes mutilés. Mais ces observations bienveillantes ne le convainquent pas. Il sort de la salle en grommelant et, au bout de cinq minutes, réapparaît, la mine triomphante:

— Je viens de consulter le Bottin, déclare-t-il, et je sais maintenant l'adresse du général Pau: je vais lui écrire pour qu'il m'engage!



Vive l'Italie!

On a pavoisé un peu partout en l'honneur de l'adhésion de l'Italie à la cause des Alliés. L'Hôtel de Ville de Paris, notamment, a orné copieusement ses façades de drapeaux vert, blanc et rouge.

Un petit détail — et que peu de gens connaissent — est assez amusant à rapporter. Chaque fois qu'on pavoise, la Ville de Paris est censée acheter des drapeaux neufs; en réalité, les drapeaux sont fournis par le garde-meuble. Où passe la somme attribuée à la somptuosité officielle? N'allez pas croire qu'elle passe dans la poche de nos honorables édiles: vous commettiez une déplorable erreur. La somme économisée est distribuée aux pauvres.



Le plus jeune de nos cardinaux.

A l'occasion du passage du ministre belge, M. Carton de Wiart, le préfet de l'Hérault avait offert un déjeuner auquel assistait le cardinal de Cabrières, toujours alerte malgré ses quatre-vingt-six ans.

A la fin du déjeuner, chacun regagnait sa voiture. Un valet de pied, trop bien stylé, s'approcha du prince de l'Eglise et lui offrit son bras pour descendre l'escalier qui était assez raide.

— Merci, mon ami: occupez-vous donc d'aider les vieillards... Il y en a quelques-uns qui auront du mal à descendre.

Et, sans même s'appuyer à la rampe, Son Eminence descendit alertement les marches.



Un mystérieux « objet ».

Les habitants de Valence-sur-Rhône, comme ceux d'Avignon, sont perplexes. Un train se dirigeant vers le nord, comprenait un wagon sur lequel flamboyait une étiquette ainsi libellée :

MINISTÈRE DE LA GUERRE

Matériel de guerre

UN OBJET VENANT DE MARSEILLE

Curieux, les badauds glissèrent un regard indiscret dans le mystérieux wagon et ils ne furent pas peu surpris d'y apercevoir... Devinez quoi? Nous vous le donnons en mille?... Un superbe chameau accompagné d'un tirailleur sénégalais.

A quoi pourra bien servir ce « vaisseau du désert »?...



S^t Galmier-Badoit

Absolument limpide, naturellement gazeuse.
légèrement acidulée, on la boit par gourmandise.



la seule qui
se rebouche
avec un bouchon
ordinaire

Un cordon-bleu républicain.

Il vient de mourir aux environs de Thiers dans le Puy-de-Dôme, une honnête fille, cuisinière de son état, qui depuis l'année 1900 s'était retirée dans la vieille ferme de ses parents, qu'elle avait fait restaurer.

Tout cela serait assez banal si Léocadie — tel était le nom de la défunte — n'avait pas été, depuis l'âge de quinze ans, placée chez des hommes politiques qui tous, sans exception, furent ministres : de 1877 à 1881, elle servit Gambetta; de 1881 à 1888, Jules Ferry; de 1888 à 1892, Burdeau; de 1892 à 1897, Brisson; de 1897 à 1900, Waldeck-Rousseau.

En 1900 Léocadie avait pris sa retraite, et elle s'était mijoté une douce vieillesse, au milieu des souvenirs et des cadeaux de ses anciens patrons.

Quel dommage qu'elle n'ait pas écrit ses mémoires!



Petites affiches.

Dans certains villages de l'Hérault s'est introduite, depuis quelque temps, une touchante coutume. Les habitants inscrivent sur la porte des maisons les noms des membres de leur famille qui défendent la patrie, et ils ne manquent pas de relater, à la suite de chaque nom, les détails tristes ou glorieux qui font honneur aux combattants: ici, nous apprenons que le fils est blessé et prisonnier; là, que le père a été décoré; plus loin, que le gendre a été tué.

Sur une porte, nous avons relevé en passant cette inscription singulièrement émouvante :

Jean Mestre, mon mari, a été cité à l'ordre de l'armée. Le passé n'est plus. Je lui pardonne. Qu'il revienne: je le recevrai à bras ouverts.

Quelle brave âme de Française se révèle dans ce cri du cœur!



Quel est votre idéal masculin?

Avant la guerre, un de nos collaborateurs avait commencé une petite enquête fort délicate et fort indiscrète: il avait demandé aux actrices parisiennes les plus aimées *quel était, à leur avis, l'homme idéal*. Et voilà quelques-unes des réponses qu'il reçut:

M^{me} MARCELLE YRVEN. — Laissez-moi tranquille! L'homme idéal n'existe pas...

M^{me} CORA LAPARCERIE. — Le meilleur ne vaut pas cher!

M^{me} ARLETTE DORGÈRE. — C'est celui qui est toujours de votre avis et ne vous fait jamais souffrir.

M^{me} EDMÉE FAVART. — L'homme qui vous laisse « faire » du théâtre, sans être jaloux.

M^{me} JANE RENOUART. — L'homme extrêmement intelligent qui saurait venir à point et s'en aller à propos... Mais pour former mon idéal il faudrait réunir les qualités de dix hommes, au moins.

M^{me} BLANCHE GUY. — Il faut qu'il soit un peu fou.

M^{me} IRÈNE BORDONI. — Ne me parlez pas d'un homme idéal: il m'ennuierait au bout de cinq minutes.

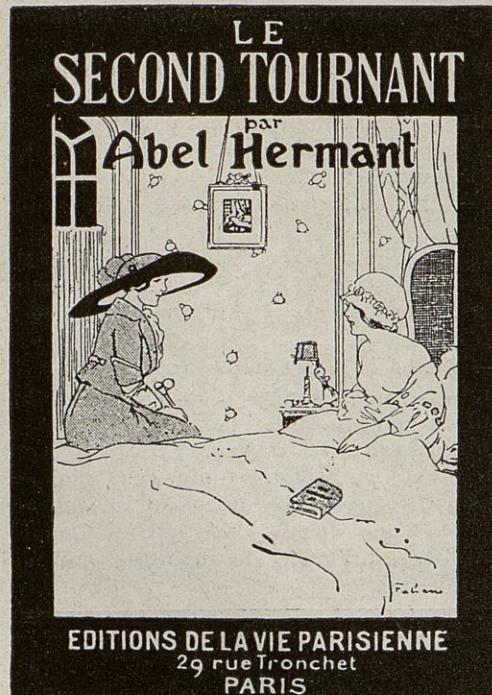
M^{me} EXIANE. — Trente-quatre ans et très sportif.

Mais nous nous arrêtons, car, somme toute, ces opinions n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif. Ce qui serait curieux, ce serait de connaître l'idéal actuel de nos jolies artistes. Depuis onze mois, leurs sentiments à l'égard des hommes doivent avoir un peu changé...

MARTINI
Vermouth de Turin
LE MEILLEUR

BIJOUX Plus haut Coups
COMMISSION **ACHAT**
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris.

Contre les
RHUMES, TOUX
BRONCHITES, GRIPPE
CATARRHES, ASTHME
Maux de Gorge
Gouttes Livoniennes
de TROUETTE-PERRET
FLACON : 2'50 toutes Pharmacies
et 15, Rue des Immeubles-Industriels.



Pour recevoir franco par la poste, adressez 3 fr. 50 au Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet.

Qui
C'est bien
moi
Miss Campton
grace à Gibbs
j'ai le sourire
Campton
Lavez vos dents comme vos mains!
POURQUOI? RÉFLÉCHISSEZ!

Quand vos mains sont grasses, vous recourez au savon, rien qu'au savon que vous savez nécessaire. Pourquoi n'en faites-vous pas autant pour vos dents? Cependant les matières grasses des aliments sont autrement dangereuses dans la bouche que sur les mains, car leur corruption inévitable est non seulement la cause essentielle de la carie des dents, mais aussi le plus puissant véhicule des maladies épidémiques. Lavez donc vos dents matin et soir, après chaque repas; jamais vous ne les laverez trop souvent. Vous objectez que le savon est désagréable dans la bouche? C'est que vous n'employez pas un savon convenable, sinon, sous peu de jours, vous ne pourriez plus vous en passer.

GIBBS

avec son
SAVON DENTIFRICE

vous conservera sous un arôme exquis, vos dents saines et votre haleine fraîche

BOITE ALUMINIUM
Format moyen 1 Fr.

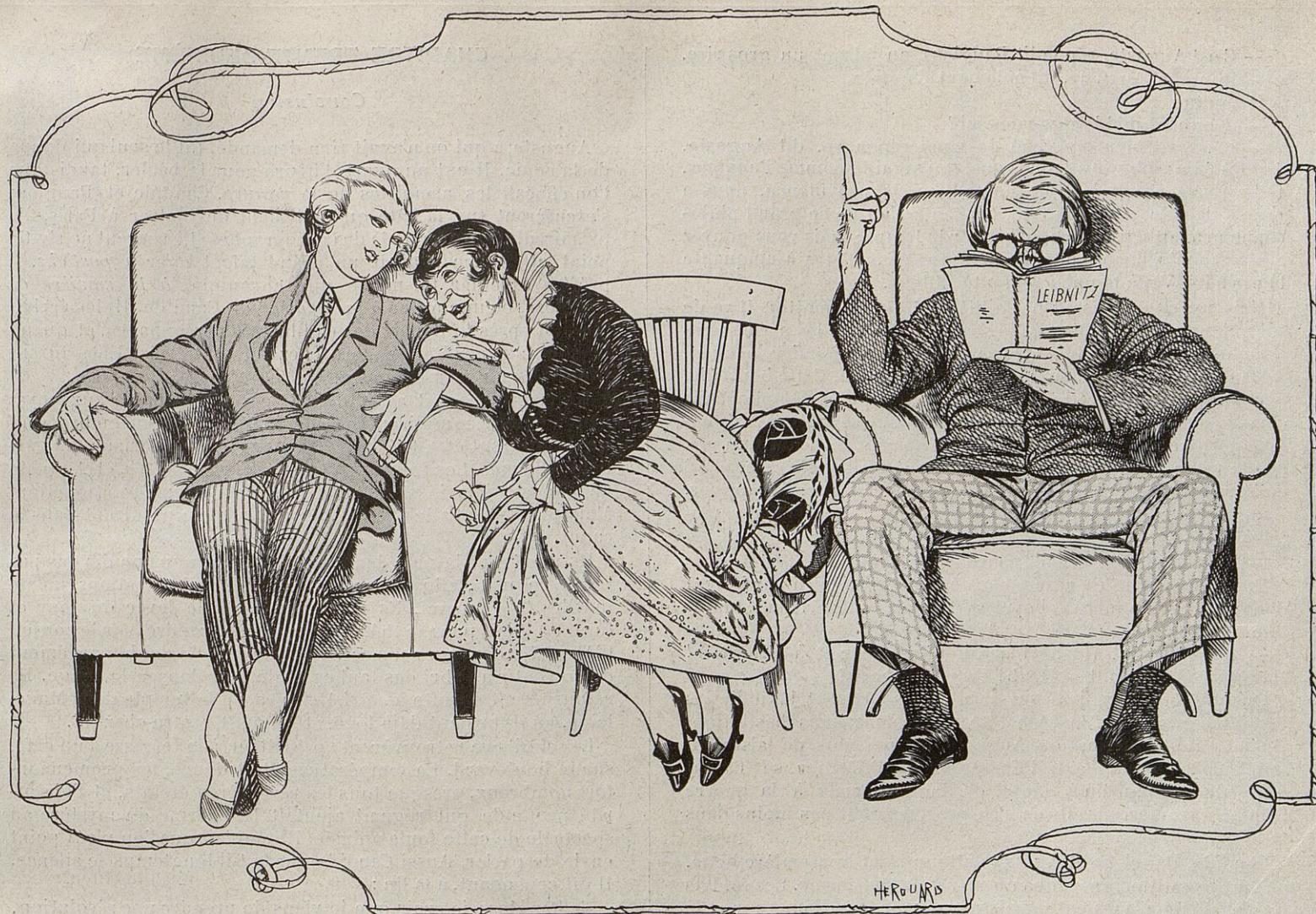
BOITE DE LUXE brevetée
Avec socle et rainure, G³ Format 1.95

Son emploi
est le meilleur préservatif
contre les
maladies épidémiques

CIBES

NOTA IMPORTANTE. — Ce savon sort des usines de la maison D. et W. GIBBS Ltd, de Londres, fondée en 1712, la seule au monde dont la fabrication se soit poursuivie de père en fils depuis plus de deux siècles. Fournisseurs brevetés de la Cour Royale d'Angleterre.

P. THIBAUD, et Cie, Concessionnaires généraux, 7 et 9 Rue La Boétie, Paris — Echec contre 0 fr. 50



LE NOUVEAU CANDIDE^(*)

CHAPITRE TRENTÉ-UNIÈME

Fuite de Candide, de Pangloss et d'un troisième de qui on verra le nom ci-dessous.

CHACUN sait qu'un soldat qui a une heure devant lui se met sur son lit et s'endort. C'est même ce que dans les casernes on appelle « faire une heure ». Candide, qui est militaire (ne l'oubliions pas), retourna donc tranquillement à l'hôtel, s'étendit, et aussitôt perdit conscience : il n'avait pas grand'chose à perdre.

Ayant accoutumé de dormir au son du canon, il ne fut point troublé par la trompe aboyante d'une automobile qui passait sous sa fenêtre et s'arrêta court. Il fallut, pour le réveiller, qu'on le secouât rudement. Il ouvrit un œil, et le bon (pour parler toujours comme nos bonshommes), il pensa rêver encore quand il vit à son chevet Hadji-Mohammed-Ghilioun en personne, Sa Majesté Islamique, l'Empereur ! A la réflexion, il jugea qu'il ne rêvait point et joignit les talons. Puis il sauta à bas du lit, joignit les talons une seconde fois et prit une attitude militaire. Ensuite il se mit au repos afin de rajuster ses vêtements, car il était fort débraillé. Il reprit l'attitude militaire, et profita d'un petit hoquet que la surprise lui avait donné pour faire :

— Hoch ! Hoch ! Hoch !

— Ne perdons pas une seconde, filons dare-dare, lui répondit la voix de Pangloss, qui, par l'effet d'une cause inexplicable, sortait de l'auguste bouche.

— Qu'entends-je ? dit faiblement Candide.

— Reconnaissez votre maître, dit Pangloss, mais ne me

demandez point de précisions avant que nous soyons en sûreté.

L'Empereur-Pangloss défaisait en même temps un ballot de nippes qu'il avait sous le bras. Il en tira un uniforme de hussard de la mort. Candide quitta ses sales vêtements et endossa cette livrée plus affreuse encore. Pangloss lui dessina quelques rides au moyen d'une allumette brûlée, pour lui faire grimacer le visage, et l'époux de Cunégonde, se regardant au miroir, se vit camouflé en kronprinz si l'on ose s'exprimer ainsi. Pangloss répéta qu'il fallait décamper ; mais leur travestissement les obligeait de descendre l'escalier avec une majestueuse lenteur. Enfin, ils arrivèrent à l'auto grise. Pangloss, selon l'étiquette, y monta le premier et s'assit à droite. Candide s'embarrassa les jambes et pensa tomber ; le Seigneur de la Guerre le remit en équilibre d'une bourrade. Il s'assit à gauche et, sous l'œil des factionnaires, qui, en tremblant de tous leurs membres, présentaient les armes, l'automobile impériale fit un démarrage foudroyant, cependant qu'un grand cri retentissait d'un bout à l'autre de la rue :

— Hoch ! Hoch ! Hoch ! Place à l'Empereur et au fils ainé de l'Empereur ! Rangez vous, canailles, et faites place à Sa Majesté Islamique, faites place à Son Altesse Impériale ! Hoch ! Trois fois hoch !

On fut bien vite hors des faubourgs et dans une campagne, en vérité fort peu différente de la ville où il ne restait pas six maisons debout. A ce moment, un pneu d'arrière éclata, avec ce tonnerre que font les pneus des voitures de la cour lorsqu'ils éclatent. Il fallut faire halte, dont Candide et Pangloss profitèrent pour se dégourdir les jambes.

— Au moins, dit Candide qui n'était pas encore remis de son étourdissement et de son émotion, êtes-vous bien sûr du chauffeur ?

(*) Suite. Voir les N° 9 à 23 de *La Vie Parisienne*.

— C'est Auguste, répondit Pangloss, en faisant un gros rire.

— Bonjour, Auguste, dit gaiement Candide.

Il ajouta :

— Comment diable êtes-vous ici?

— Je serais bien empêché de vous répondre, dit Auguste. J'ai dû être asphyxié comme vous, et j'ai failli, comme Pangloss, tâter de la crémation. Le hasard, ou la providence, nous a réunis dans le train funèbre, où l'entretien de ce grand philosophe m'a fait agréablement passer le temps; mais vous pouvez croire que j'ai encore plus de hâte que vous d'être à cinquante lieues d'ici. Voilà le pneu remonté. Filons.

Mais un nouvel accident faillit tout compromettre. Il va de soi qu'une voiture allemande est munie de tous les accessoires les plus récemment inventés. Auguste, pour gonfler le pneu, avait sous la main une bouteille d'air comprimé. Cette bouteille, par suite d'une regrettable erreur, n'était point remplie d'air comprimé, mais du même gaz délétère qui sert aux Westphaliens à calmer l'ardeur offensive des Français. Il en filtra un peu par la valve. Auguste le respira et tomba à la renverse, privé de sentiment. Heureusement, il commençait de s'y habituer. Pangloss n'eut qu'à lui taper dans les mains; et, quand il revint à lui, il dit avec finesse :

— Je suis un type dans le genre de Mithridate.

Les trois fugitifs reprirent leur course. Ragagliardi par le vent debout, Auguste faisait aboyer sa trompe, et ils criaient, tantôt l'un, tantôt l'autre :

— Hoch! Hoch! Hoch! Place à l'Empereur et à l'Héritier! Rangez-vous, canailles! Hoch! Trois fois hoch!

Quand c'était Auguste qui crieait, les soldats et les officiers jusqu'au grade de maréchal se rangeaient sans hésitation. Quand c'était Pangloss ou Auguste, les passants ne laissaient point de s'étonner que l'Empereur et l'Héritier se fissent faire place eux-mêmes faute de laquais; mais à la guerre comme à la guerre, et ils ne s'en prosternaient pas moins dans la boue.

Candide, Pangloss et Auguste atteignirent la première ligne, où leur apparition provoqua un grand enthousiasme. Les soldats westphaliens n'auraient jamais pensé voir leur Empereur et le fils de leur Empereur si près du feu. Les officiers supérieurs et généraux prièrent avec des larmes Sa Majesté Islamique et Son Altesse de reculer un peu, et de ne point rester là où Elles pourraient recevoir des coups qui leur feraient mal. Pangloss ne manqua pas une si belle occasion de prononcer un mot historique.

— Je ne recule pas, j'avance, dit-il en secouant sa tête altière.

La voiture repartit en quatrième vitesse, et les Westphaliens épouvantés virent Hadji-Mohammed-Ghilioun se diriger vers les lignes françaises. Elles n'étaient pas éloignées de plus de cinquante mètres, que l'auto franchit en trois secondes. Auguste fit une entrée aussi foudroyante que son démarrage, dans la cour d'une ferme où quelques fantassins au repos répétaient une comédie. Le sergent qui les commandait, c'est-à-dire les mettait en scène, pâlit en apercevant l'Empereur.

« Quel coup de fortune! pensa-t-il. Sûrement, je vas avoir ensemble l'étoile des braves, la croix de guerre et la médaille. »

Il s'avança vers l'Empereur, fit une petite inclination et dit avec une courtoisie parfaite :

— Sire, j'honore le courage malheureux, mais je ne connais que mon devoir. Je suis chef de poste, vous êtes mon prisonnier. J'invite respectueusement Votre Majesté Impériale à me remettre son épée.

— Jeune homme, repartit Pangloss en quittant à la fois sa casquette et sa perruque, je dois vous tirer d'erreur: je ne suis pas Hadji-Mohammed-Ghilioun, je suis Pangloss.

— Moi, dit Candide, je suis Candide.

Le sergent n'était pas seulement fort bien élevé, mais lettré. Il était même écrivain de profession. Il connaissait Pangloss et Candide, plus peut-être que le grand et le petit Ghilioun.

— Quelle chance! s'écria-t-il. Je n'aurai pas la croix; mais vous allez me faire l'un et l'autre des articles pour le *Crapouillot*: c'est le nom d'un journal que je dirige.

Auguste se formalisa qu'on ne fit point attention à lui. Il tira le sous-officier par le pan de sa capote.

— Je suis Auguste, dit-il.

— Je m'en doutais, répondit le sous-officier.

CHAPITRE TRENTÉ-DEUXIÈME

Conclusion

Auguste, à qui on n'avait rien demandé, fut le seul qui donna de la copie. Il eut un quart d'heure pour la bâcler, tandis que l'on effaçait les armoiries de la voiture. Candide et Pangloss s'excusèrent sur la hâte qu'ils avaient de rentrer à Paris. Ils promirent d'envoyer de là des autographes. Le sergent ne s'y fit point, et comme il avait un grand talent pour le *pastiche*, il préféra exécuter lui-même une chronique à la manière de Pangloss, et une autre à la manière de Candide. Il les écrivit aussitôt après le départ de ces illustres personnes, et quand le souvenir en était encore chez lui tout frais. Elles furent toutes deux à s'y méprendre.

L'aimable sergent avait donné le mot de passe aux voyageurs, et ils accomplirent le reste du trajet sans encombre, sauf qu'ils faillirent être tués vingt fois par les territoriaux qui gardent les voies. Les freins étaient un peu desserrés, et Auguste ne pouvait jamais s'arrêter court à la première injonction. Mais toutes les balles que l'on tira sur lui se perdirent dans le capot.

Ils passèrent la nuit dans une ville dont nous ne devons pas trahir le nom, afin de ne donner point d'indications, même inutiles, à l'ennemi. Ils repartirent dès le lever du jour et furent à Paris pour le thé, qu'ils allèrent prendre, sur le conseil d'Auguste, dans un sous-sol, où ils eurent le double agrément de se sentir à l'abri des taubes et de voir danser le tango. Ils retournèrent ensuite à cet hôtel, proche le temple de la Madeleine, où ils avaient déjà logé, et Auguste rentra chez lui.

Le soir, ils se retrouvèrent après dîner, à la terrasse d'un café, sur le boulevard. La température était douce, les promeneurs fort nombreux, presque tous les réverbères éteints, et l'obscurité profonde qui régnait ajoutait le charme du mystère au spectacle de cette foule animée. Il semblait que l'on n'eût point envie de parler. Aussi Candide garda-t-il longtemps le silence. Il dit cependant, à la fin :

— Pangloss, je crois que je viens de prendre une résolution. Je suis las de faire de la route, j'en ai assez fait depuis ma naissance, et il est effrayant de songer que j'ai l'éternité devant moi. Je me trouve bien ici, j'y reste.

— C'est qu'on va fermer à dix heures et demie, dit Auguste.

— Je n'entends point, repartit Candide, que je resterai jusqu'à la fin des âges assis à la terrasse de ce café. Mon langage est figuré. Mais je veux demeurer à Paris et ne point retourner à Constantinople. Y avons-nous goûté jamais une soirée si délicieuse que celle-ci? J'avoue que j'aime de croquer des pistaches et de me bourrer de fruits confits, quand la brise souffle du Bosphore ou de Marmara; mais j'aime aussi l'air du boulevard et cette citronnade glacée est excellente.

— Et votre jardin? dit Pangloss. Ne le cultiverez-vous plus?

— Non, repartit Candide.

— Que ferez-vous donc? dit Pangloss.

— Je ne ferai rien. Je serai de loisir.

— Renoncerez-vous au risque? dit Pangloss.

— Ah! bien volontiers, dit Candide.

— Ne croyez-vous plus qu'il faut vivre dangereusement?

— Je crois qu'il faut avoir vécu dangereusement, et qu'il est ensuite agréable de s'en souvenir à l'abri de tous les dangers. Je ne force d'ailleurs personne à partager le destin que j'ai choisi.

— Je ne vous quitterai jamais, dit Pangloss.

Ils étaient si attachés par le boulevard qu'ils ne pouvaient point se résoudre de rentrer à l'hôtel, et quand les volets furent mis à la devanture du café, ils allèrent à pied jusqu'au Gymnase et revinrent de même jusqu'à l'Opéra. Auguste leur dit adieu, et Candide voulut prendre le métropolitain, quoique le temple de la Madeleine soit tout près. Un dieu lui inspirait cette innocente fantaisie. Comme il tendait son billet, sans lever les yeux, à une femme chargée du contrôle, elle fit un grand cri : il la regarda et reconnut Cunégonde :

— Ah! mon cher époux, dit-elle, je suis bien aise, mais je ne comptais guère de vous retrouver une fois encore, et dans ce souterrain!

LA VIE PARISIENNE

UN AVION AU-DESSUS DU SÉRAIL

Dessin de Gerda Wegener.



POUR QUI LE MOUCHOIR QUI TOMBE DU CIEL ?

— Il fallait au contraire s'y attendre, repartit Candide avec philosophie.

Il ajouta :

— Ce train n'est-il pas le dernier?

— Oui, dit Cunégonde.

— Votre service est donc fini et vous pouvez quitter votre poste. Montez en première avec nous.

Pangloss n'en revenait pas.

— Pensez-vous sérieusement, dit-il tout bas à son élève, vous remettre avec cette femme-là, qui est naturellement plus vieille, en outre plus acariâtre et plus insupportable que jamais?

— Vous confondez, dit en souriant Candide, le subjectif et l'objectif. Si je la supporte, elle n'est point insupportable. Je suis accoutumé à son humeur et à son visage à tel point que je ne les remarque plus : n'est-ce pas cela le secret du bonheur conjugal? On dit que la guerre a restauré bien des ménages : pourquoi ne restaurerait-elle pas le mien? Venez, Cunégonde...

FIN

ABEL HERMANT.

LE POUR ET LE CONTRE

Depuis le commencement du monde les hommes aiment et détestent les femmes (ce qui est encore une façon de les adorer) sans avoir pu découvrir le secret de leur cœur. Les plus sages et les plus fins se contredisent d'une façon déconcertante dans leurs jugements sur le beau sexe. Balzac, après avoir cherché longtemps la vérité, a fini par avouer :

Connaitre les femmes aussi bien que je les connais, ce n'est pas les connaître beaucoup et, d'ailleurs, elles ne se connaissent pas elles-mêmes. Dieu s'est trompé sur le compte de la seule qu'il ait eu à gouverner et qu'il avait pris le soin de faire.

A notre tour, nous avons fait une enquête à travers les livres, depuis celui des *Proverbes*, qui, comme l'on sait, fut écrit par Salomon, et où il est dit :

La grâce de la femme est trompeuse, et sa bonté n'est que vice.

L'homme amoureux suit la femme, comme le taureau suit le sacrificateur.

Après quoi le même Salomon ajoute :

La femme vigilante est une couronne pour son mari.

Celui qui trouve une bonne femme a trouvé le bien, et il s'abreuve à une source de joie qui vient du Seigneur.

Vous voyez comme il est facile de se former une opinion!... Les auteurs modernes ne nous éclairent pas davantage. La Bruyère déclare :

La femme qui n'a qu'un galant croit n'être point coquette; celle qui a plusieurs amants croit n'être que coquette.

Mais, néanmoins, il dit ensuite :

Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles, et l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle qu'on aime.

La Rochefoucauld se montre terriblement sévère :

L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison.

Mais Voltaire réfute ce jugement excessif :

L'esprit de société et d'agrément est communément le partage des femmes. Il semble, généralement parlant, qu'elles soient faites pour adoucir les mœurs des hommes.

L'esprit des femmes a toujours eu de chauds avocats :

La femme la plus niaise, si elle n'est pas amoureuse, a toujours plus d'esprit que l'homme qui l'aime, a dit P.-J. Stahl.

Et Mme de Girardin, qui devait s'y connaître, a écrit :

En France, excepté les bas bleus, toutes les femmes ont de l'esprit.

Mais Marivaux a remarqué malicieusement :

Il y a beaucoup de femmes qui seraient fort aimables si elles pouvaient oublier un peu qu'elles le sont.

En somme, si nous connaissons fort mal les femmes c'est peut-être, comme l'a dit La Bruyère, parce qu'elles nous dépassent en tout :

Les femmes sont extrêmes: elles sont meilleures ou pires que les hommes.

Pour aujourd'hui, nous nous en tiendrons à ce jugement: il est profond et un peu obscur: il est de nature à contenter tout le monde. On ne peut souhaiter meilleure conclusion à un procès.

LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE...



...AUSSI GROSSE QUE LE BOEUF

(Fable sans paroles)



L'UNION SACRÉE



A Paris, dans l'un de ces somptueux « Palace-hôtel » qui possédaient toutes les insolences en temps de paix, et que la guerre transforma en ambulance.

Le grand hall, vers les cinq heures de l'après-midi.

Adorablement chassée — gantée plusôt — de petits escarpins blancs, svelte dans sa longue blouse de toile, une jeune infirmière donne le bras à un grand diable de tirailleur sénégalais qui traîne un peu la jambe, et dont le dessus de la tête est entouré de bandelettes.

L'INFIRMIÈRE. — Vous devez être content de pouvoir marcher, à présent?

LE TIRAILLEUR. — Moi, content... oui, bezef...

L'INFIRMIÈRE. — Ne craignez pas de vous appuyer, je suis solide.

LE TIRAILLEUR. — Merci.

L'INFIRMIÈRE. — Nous allons nous asseoir devant cette fenêtre. Il fait un bon soleil. Voici justement deux fauteuils.

Elle l'installe maternellement. Arrive une autre infirmière, pareillement jeune et élégante. Son héros, à elle, est un petit fantassin blessé aux deux bras. Elle vient, aussi, lui faire goûter un peu de « bon soleil ».

Ces deux jeunes femmes — l'une brune, l'autre blonde — sont assises à quelques mètres de distance. Elles ont apporté un petit ouvrage de couture, et travaillent. Elles ne se connaissent pas, mais ont pu s'apprécier dans les mêmes actes de charité. Depuis longtemps elles cherchent à entrer en relations. Plus hardie, la brune se décide, aujourd'hui, à engager la conversation :

LA BRUNE. — Que confectionnez-vous donc là, madame?

LA BLONDE, timide jusqu'à rougir. — Des bâillons pour ces vilains gaz asphyxiants, madame.

LA BRUNE. — Je ne me rendais pas très bien compte... En effet, à présent, je vois... Ce doit être difficile?

LA BLONDE. — C'est très simple, au contraire.

LA BRUNE. — Je ne saurais certainement pas. Moi, je tricote des chausseltes. C'est la ressource pour celles qui ne savent rien faire.

Un silence.

LA BRUNE. — Quel quartier habitez-vous?

LA BLONDE. — Rue de l'Université.

LA BRUNE. — C'est bien triste!

LA BLONDE. — C'est si tranquille. Et vous?

LA BRUNE. — Avenue de l'Opéra.

Le petit fantassin bredouille quelques mots.

LA BLONDE. — Vous permettez, madame? Il me demande son biberon, le cher petit!

Elle sort de la poche du petit soldat une pipe de bruyère qu'elle bourre de tabac avec assez d'adresse. Elle la lui place ensuite à la bouche avec les manières douces d'une nounou. Puis elle lui donne du feu en se servant d'un petit briquet de poche.

LA BRUNE. — Le mien ne peut pas encore fumer. Alors, je lui achète des marrous glacés qu'il adore. En voulez-vous un?

LA BLONDE. — Merci, je ne pourrais plus dîner.





LA BRUNE, *au Sénégalais*. — Tiens, mon joli. Ne mange pas tout à la fois, surtout. (Avec un certain orgueil :) Il est d'un beau noir, n'est-ce pas?

LA BLONDE. — On dirait du bronze.

LA BRUNE, *tout naturellement*. — Quel était votre tango, avant la guerre?

LA BLONDE. — Oh! je dansais un peu partout, mais surtout rue de la Boétie.

LA BRUNE. — Pardi! c'est là que je vous ai rencontrée... Je cherchais depuis un instant... A présent, j'y suis... Je comptais parmi les ferventes de la rue de la Boétie... Ça affolait mon mari! Vous saviez danser à ravir et vous savez maintenant confectionner des petits bâillons. Vous êtes parfaite, chère madame!

LA BLONDE. — Quand je fais une chose, je m'efforce de la bien faire.

LA BRUNE. — Allons bon!... Me voici arrivée à l'endroit du talon. C'est chaque fois pour moi, un tournant dangereux. Je vais gaffer, c'est sûr.

LA BLONDE, *lui prenant son ouvrage*. — Voulez-vous me permettre, madame?

LA BRUNE. — Vous savez donc aussi tricoter?

LA BLONDE, *rougissant comme une enfant*. — Oui.

LA BRUNE, *la regardant tricoter*. — Quelle agilité de doigts! Quelle sûreté! Mais c'est prodigieux!

LA BLONDE. — Ne vous moquez pas de moi, je vous en prie. (Elle lui rend son ouvrage.) Voici votre talon commencé. Vous n'avez plus qu'à suivre.

LA BRUNE. — Merci. Désidément, vous devez être une femme d'intérieur admirable. Moi, je ne suis bonne à rien. J'adore mon mari, et voilà tout.

LA BLONDE. — C'est quelque chose. Avez-vous des enfants?

LA BRUNE. — Non. Et vous, madame?

LA BLONDE. — Moi... oui.

LA BRUNE. — Je l'aurais parié. Une douzaine, au moins?

LA BLONDE. — Un seul, hélas! (Timidement :) Est-ce que vous n'aimez pas les enfants?

LA BRUNE. — Je les adore, voyons! Mais ça gène pour bien s'aimer. Avec eux, il y a forcément des temps d'arrêt, et j'aime trop mon mari. Plus tard... après la guerre, nous verrons.

LA BLONDE. — Je ne pense plus au plaisir, moi. Avant la naissance de mon fils, ça m'arrivait bien un peu... à chaque printemps, comme les oiseaux. Mais après, ça a été fini. Je n'ai plus pensé qu'à ce petit, à son éducation, à en faire un homme. Il est chez ma mère, à la campagne. Il s'y fortifie, y gagne de solides poumons. Il ira à l'Ecole de Droit... Voyez nos ministres et notre Président... tous ces gens-là ont fait leur droit... C'est certainement le moyen le plus sûr d'arriver. Et quand il aura terminé son droit et accompli son service militaire, c'est à dire à vingt-trois ans, je l'obligerai à se marier.

LA BRUNE. — Pourquoi si tôt!... Le pauvre n'aura pas le temps de s'amuser!

LA BLONDE. — Se mariant à vingt-trois ans, il sera père à vingt-cinq ans, au plus tard. Alors, moi, je serai grand'mère à quarante-trois ans!... A quarante-trois ans! Dans la force de l'âge!... Comme je serai heureuse!

LA BRUNE. — Vous aimez beaucoup la vie de famille, je le vois.

LA BLONDE, *avec une pointe de mélancolie*. — Oui.

LA BRUNE. — Vous êtes à croquer!

Un silence.

LA BLONDE. — Votre mari est à Paris, madame?

LA BRUNE. — Vous plaisantez! Il est où sont les hommes. Il se bat. Que Dieu me le conserve, surtout! J'ai si peur de le perdre!... Chaque fois que, dans la rue, je rencontre des blessés, je touche du bois... (Elle montre un papier plié en quatre.) J'ai



toujours sur moi une petite carte du front. L'endroit où il se bat, je l'ai marqué d'un rond au crayon bleu, que je regarde à tout instant.

LA BLONDE, *après un court silence, elle montre aussi un papier plié en quatre*. — Nous nous ressemblons toutes. J'ai ma petite carte du front que je regarde à chaque instant comme vous.

LA BRUNE, *joyeuse*. — Ah! ah! l'hypocrite!... L'amour vous tient tout de même un peu.

LA BLONDE, *avec une moue*. — L'amour, non... En tout cas, un amour beaucoup plus calme, plus réfléchi, plus raisonnable.

LA BRUNE, *examinant la carte du front de la blonde*. — Eh! mais... il n'y a pas qu'un rond au crayon bleu... J'en compte... un, deux, trois... quatre!... cinq!... six!... Mazette!... Pour une personne qui n'aime pas l'amour...

LA BLONDE, *à demi-voix*. — Je suis demi-mondaine. J'ai six amis. LA BRUNE, *stupéfaite*. — Vous?...

Un silence.

LA BLONDE. — Que voulez-vous? La vie, ces dernières années, avait tellement renchéri!... Ces Messieurs en étaient devenus moins galants... En plus d'une augmentation dans mes dépenses, j'éprouvais donc une diminution dans mes recettes... Il a fallu équilibrer tout cela... Il y a seulement vingt ans — je tiens cela de ma mère — une petite femme pouvait fort bien avoir un gentil intérieur avec seulement deux amis. J'espère que l'avenir nous sera moins dur. Qu'en pensez-vous? (Geste vague de la brune.) Je serais si contente de pouvoir me suffire avec un ami — rien qu'un! Mariée, je n'aurais pas été de celles qui trompent leur mari... D'ailleurs, mes six amis sont heureux : je ne les trompe pas.

Une bonne sœur d'un certain âge s'approche des jeunes femmes.

LA BONNE SOEUR, *à la blonde*. — Votre blessé doit rentrer pour la consultation.

LA BLONDE, *se levant*. — Je l'y conduis, ma sœur.

LA BONNE SOEUR, *lui prenant son ouvrage, et s'asseyant près de la brune*. — Je travaillerai pour vous durant ce temps.

LA BLONDE. — Merci, ma sœur.

Elle s'éloigne avec le petit fantassin.

LA BONNE SOEUR. — Cette jeune femme est très sympathique. Elle plaît.

LA BRUNE. — Elle plaît beaucoup.

LA BONNE SOEUR. — On dit, ici, qu'elle est actrice.

LA BRUNE. — Ah?

LA BONNE SOEUR. — Elle appartient, paraît-il, à un théâtre que l'on appelle... attendez donc... un nom que j'aime parce qu'il porte en soi une certaine fraîcheur... les Folies-Bergère.

LA BRUNE. — En effet.

LA BONNE SOEUR. — Les actrices sont des personnes charitables. Voyez comme elles se multiplient en de nombreux concerts de charité. Celle-ci est bien belle. Quel joli visage!...

Ses grands yeux, surtout!... Je la compare à la bienheureuse Jeanne d'Arc. N'est-ce pas tout naturel, puisque je la trouve belle? Elle a l'air d'un adolescent qui ne s'effraie pas du danger. Quand elle marche, elle a le pas provocant du jeune guerrier. Je la vois très bien dans une grande armure, de la tête aux pieds. Vous devez connaître tous les messieurs de l'Académie Française? Dites-leur donc qu'ils écrivent, pour elle, un grand et beau drame sur notre Bienheureuse. Elle y serait parfaite, je vous assure. Je sens qu'elle en a l'âme.

LA BRUNE, *émue d'une aussi sainte naïveté*. — Je le leur dirai, ma très bonne sœur.

PAUL GIAFFERI.



L'Album de Guerre

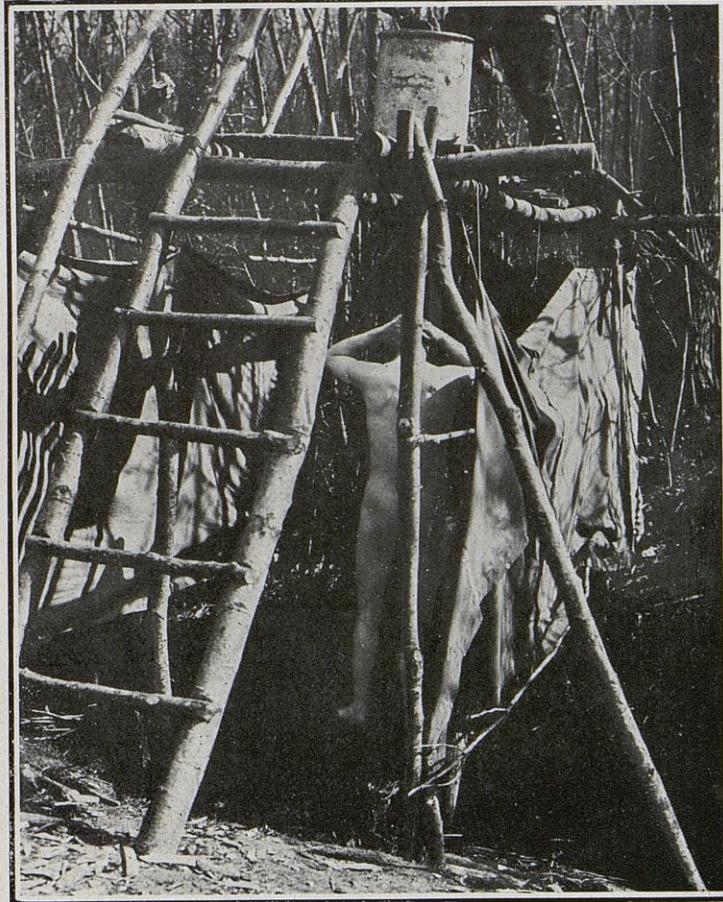
de LA VIE PARISIENNE



LE REMPART DE LA FRANCE : VUE D'UNE DE NOS « LIGNES DE RÉSISTANCE »
Ce qui faisait, jadis, la puissance d'une fortification c'était sa hauteur : aujourd'hui, c'est sa profondeur.



LE PASSAGE D'UNE RIVIÈRE SUR UN RADEAU-SAC
(On en voit sur les bas-reliefs assyriens du même modèle.)



UNE SALLE DE DOUCHE IMPROVISÉE
Ce qui prouve qu'on peut concilier l'hygiène et le plaisir.

PLATS DU JOUR

(ESSAI DE GASTRONOMIE STRATÉGIQUE)



LES AMANTS DE CONSOLATION



On pouvait craire que l'absence des hommes, qui valent la peine d'être aimés pour eux-mêmes, provoquerait une grave perturbation dans l'existence sentimentale des Françaises en général et des Parisiennes en particulier.

Il n'en fut rien, heureusement... ou peu de chose.

Les femmes de ce pays ont compris qu'elles devaient en rester la grâce et le sourire, et qu'il ne fallait pas cesser d'être jolies, n'eût-on personne, ou presque, à qui on se souciât de plaire.

Des censeurs à l'esprit chagrin — la guerre hélas! en a multiplié l'espèce — ont méconnu la gentillesse et la crânerie de cette attitude des Françaises qu'ils eussent voulu voir, telles des Pénélopes patientes, continuer jusqu'à l'hiver prochain leurs séances de tapisserie. Mais le printemps commandait aux belles de l'être davantage, et spontanément, sans y mettre de malice, les Parisiennes ont refleurir en fraîches toilettes, comme les lilas, les marronniers et les aubépines.

Le malheur, c'est que les pauvres hommes, qui n'ont pas la chance de remporter des victoires, sur le front, ont pris cette floraison ingénue pour une manière d'invite discrète à assurer, dans la faible mesure de leurs forces, le ravitaillement sentimental des jolies délaissées.

Et voici que le printemps nous joue le méchant tour de mobiliser toutes les bonnes volontés amoureuses, qui pouvaient passer pour avoir atteint — ou avoir été atteintes — par la limite d'âge.



Le spectacle est curieux, attendrissant!... Les Don Juan retraités, à qui Eros impitoyable avait fendu l'oreille, les Priola sur le retour, ont cru au retour de leurs fières années.

Nos amis anglais ne traduisent-ils pas le mot : « galanterie » par « héroïsme »?

Le désencombrement subit de la carrière du Tendre a fait croire à ces anciens triomphateurs qu'il sera héroïque de redevenir galants.

C'est ainsi que la guerre a remis à la mode les vétérans-sigisbées et les impénitents patito, qu'on nomme : les amants de consolation.

Il convient de s'entendre, sur ce vocable, qui désigne de bonnes gens, sympathiques après tout, et qu'anime un zèle généralement inoffensif.

Le français, tel qu'on le parle aujourd'hui, accorde au sujetif « amant » une signification trop précise, dont il ne saurait être question. « Amant » n'implique, en l'occurrence, qu'une situation purement honorifique et le terme assez vague de « consolation » n'exprime qu'une formule de condoléances polies.

Le devoir des amants de consolation est une obéissance aveugle, une patience à toute épreuve, du tact dans les propos, une générosité discrète, une complaisance ingénue, et par-dessus tout, d'arriver à point et de s'en aller à temps.

Tout cela est beaucoup plus difficile qu'on ne serait tenté de croire!

L'amant de consolation, sans être pédant, devra connaître ce qu'il faut d'histoire, de stratégie, de politique étrangère, de psychologie militaire, de géographie, de topographie, d'anglais, de russe, d'italien, pour expliquer et commenter la guerre à la femme qui lui fait l'honneur d'accepter son entretien.

Il lira, au préalable, toutes les gazettes et aura soin de se munir de tous les illustrés qui peuvent renseigner la dame sur les lieux où combattent son mari et son amant véritables.

Il aura soin de s'enquérir des fleurs préférées, du parfum habituel, du livre choisi, de l'animal aimé et des distractions favorites de celle qui n'est sa maîtresse qu'en ce que ce terme comporte d'autorité despotique, à l'exclusion de ce qu'il comporta, pour d'autres, de douce servitude sensuelle.

Moyennant tout cela, l'amant de consolation trouvera grâce aux yeux de sa dame et son existence bien remplie ignorera l'oisiveté funeste, qui rend si lourd à porter le fardeau des souvenirs.

Et il pourra jouir en toute sérénité des menus priviléges sensibles que lui vaut le siècle héroïque, où, pour être venu trop tôt dans un monde subitement rajeuni, il eût risqué d'être tout à fait inutile.

La femme, qui supportera d'être ainsi consolée, se devra de ne point sourire de façon trop visible de l'amant de consolation.

Elle se dira, en sa toute miséricorde, que ce consolateur est parfois ennuyeux, mais qu'il n'est jamais fatigant.

Elle appréciera son modeste mérite, qui est, d'abord, de se trouver là, sous la main, pour satisfaire un caprice ou un besoin de confidence, tromper un instant son désir d'être flattée... sans rien tromper d'autre, fuir une rêverie trop mélancolique, dissiper une nostalgie d'impossibles tendresses, partager la joie d'une lettre reçue ou passer la mauvaise humeur d'un long silence de l'absent, ou des absents chéris.

Elle aura des égards et des ménagements pour le vétéran de l'amour et ne bâillera point au récit qu'il pourrait lui faire, d'aventure, de prouesses qui honorèrent son lointain passé.

Sans exiger de lui la fougue et l'élan d'une jeune recrue, elle feindra poliment de se complaire à ses déclarations amoureuses.

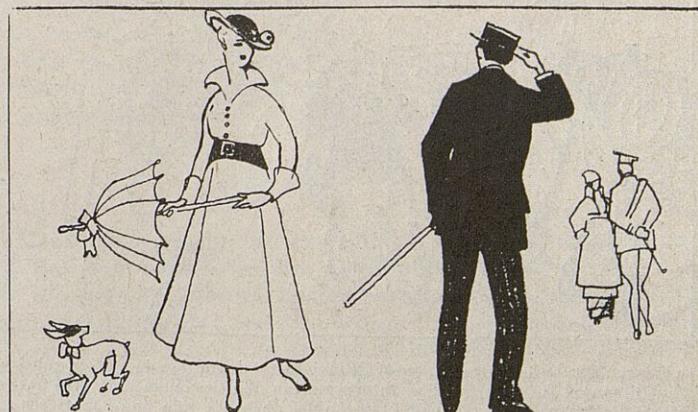
Enfin, elle ne lui demandera pas son âge, ou si elle le lui demande, ce sera pour s'en étonner, quelle que soit la soustraction d'années, ou de lustres, qu'il ait cru à propos d'y faire, contre toute vraisemblance.

Ainsi l'amant de consolation permettra aux Parisiennes, qui n'ont pas eu l'occasion ou le goût de devenir infirmières, d'attendre, sans trop se déshabiter d'être aimées, le temps plus ou moins prochain où elles pourront l'être par leurs héros, en mettant doubles les bouchées qui rattraperont les nuits et les après-midi perdues.

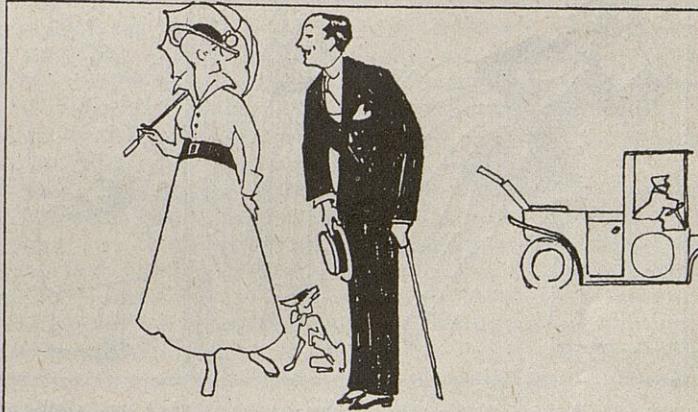
MARCEL PAYS.



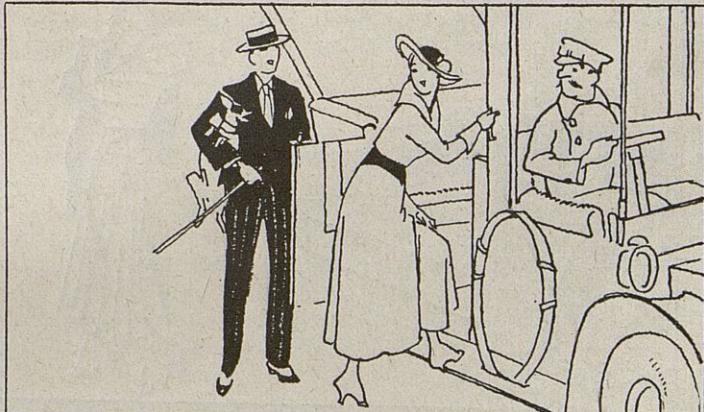
QUELQUES « COMMUNIQUES » DE L'ARRIÈRE-FRONT



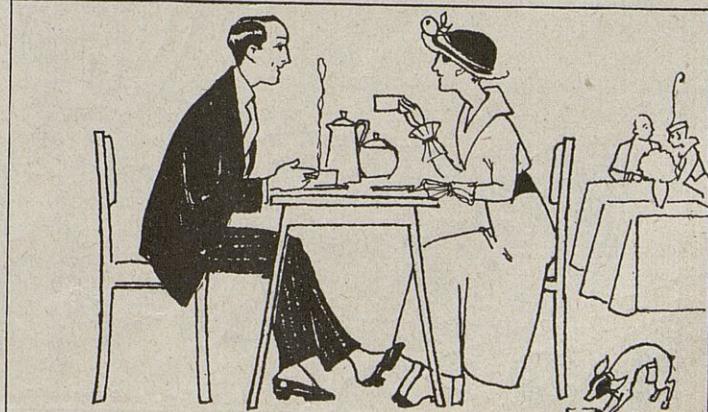
« Rien d'important à signaler, si ce n'est une escarmouche d'avant-garde entre des éclaireurs en reconnaissance. »



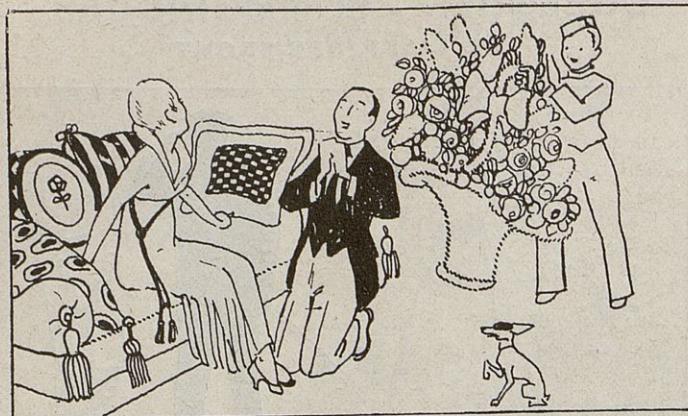
« Un assez vif engagement a eu lieu : nous renforçons notre liaison. »



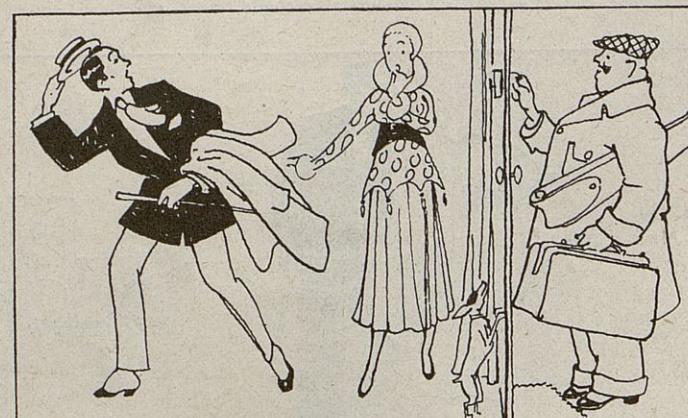
« Le corps ennemi poursuivi ne semble pas devoir nous échapper, malgré un renfort inattendu. »



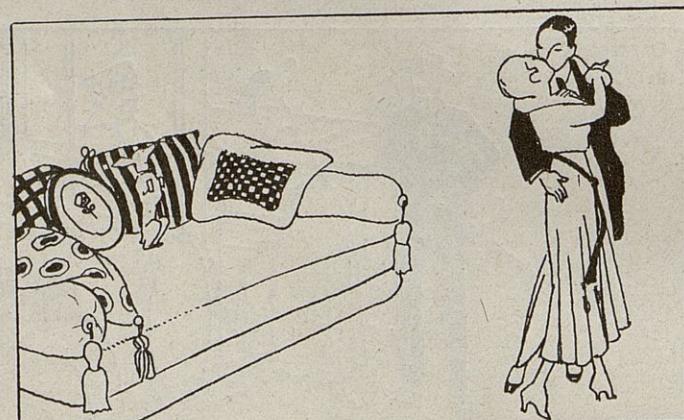
« Les hostilités prennent la tournure d'une guerre de siège. »



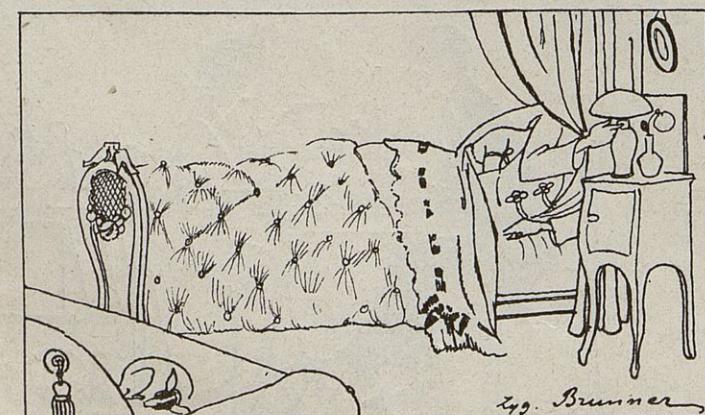
« Des pourparlers diplomatiques et financiers ont donné lieu de penser que nous étions disposés à traiter. Cette interprétation tendancieuse doit être énergiquement réfutée : il ne saurait être conclu de traité que pour sceller notre victoire définitive. »



« L'entrée en lignes de forces imposantes nous a obligés à une retraite stratégique momentanée, mais le front adverse reste très exposé. »



« Notre offensive a repris et, de l'aveu même de l'adversaire, son élan est irrésistible. »

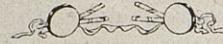


« Notre triomphe est incontestable et tout porte à croire qu'il sera définitif : nous avons couché sur les positions ennemis. »

CHOSES ET AUTRES

L'avenue du Bois renait, c'est le footing et les rendez-vous des anciens jours ; mais pourquoi les Parisiennes se f...ichent-elles toutes en patineuses ? Je sais bien qu'après avoir sage-ment usé pendant les dix premiers mois de la guerre leurs robes de l'an dernier, elles sont obligées de se commander des robes neuves. Il était inévitable qu'il surgit une mode nouvelle. Mais pourquoi, pourquoi en patineuses ? Dieu seul le sait.

Ce qui est « bien », c'est le Paris du soir. Il n'y a pas moins d'animation et même de foule sur les boulevards. On prend l'air, c'est trop juste. Les terrasses des cafés, à peine autorisées par la police, redeviennent envahissantes, et sont amplement garnies. Il est trop juste encore que l'on se désaltère quand il fait chaud et qu'on a soif. Mais tout cela se passe dans l'obscurité. Les amateurs des lampes à arc se lamentent, les amateurs de mystère, de poésie romantique, de chien et loup se félicitent. Nous n'avons plus l'heure verte depuis l'interdiction de l'absinthe : nous avons l'heure exquise...



Lisez les journaux allemands.

Je vous recommande une chronique de la *Gazette de Cologne*. La chronique, genre léger, éminemment boche ! Celle-ci est intitulée « Printemps de guerre à Paris ». Tiens ! Nous avons donc toujours le bonheur de posséder dans nos murs des correspondants de journaux allemands ? Ce n'est peut-être pas écrit sur place. N'est-ce pas une fantaisie ? Un à la manière de... ?

Pour ce correspondant, fictif ou réel, de la *Gazette*, l'impression que l'on éprouve dans la capitale est « accablante ». Voyez qu'on ne se connaît point. Nous ne nous étions pas aperçus de cet accablement. Il n'est, pour y voir clair, que les yeux étrangers.

« Les cafés du boulevard sont désertés par la société élégante qui naguère y passait ses après-midi. »

Pas possible ! Est-ce que réellement vous aviez l'habitude — naguère — de passer vos après-midi dans les cafés des boulevards ? Moi non plus. Le correspondant de la *Gazette de Cologne* s'est cru chez lui. Il y est peut-être.

Nos cafés sont déserts. En revanche, les thés sont encore assez fréquentés. Ce journaliste allemand le constate, car il est impartial. Mais il est allemand, et quand il fait une enquête, il la fait par les procédés de la culture. Il interroge ceux qui peuvent lui donner des renseignements exacts et sûrs. Dans un thé, qui interroger, s'il vous plaît ? Le garçon ! Et il a interrogé le garçon ! C'est le chef-d'œuvre.

Il a remarqué que nous manquons totalement de fiacres. Il s'est promené cependant sur le boulevard. Mais voilà, s'est-il bien promené sur le boulevard ? Ne lui a-t-on pas fait la bonne farce qu'on fit à notre oncle Sarcey, quand il fut, sur le tard, visiter la ville de Londres ? On le conduisit en voiture dans le West-End et on lui assura que c'était le quartier pauvre, populeux, Whitechapel. Notre bon oncle en fut émerveillé, et son feuilleton du lundi suivant ne fut que points d'exclamation. « Ah ! mes enfants ! Quel peuple ! Quelle ville ! Leur Charonne et leur Ménilmuche ont plus bel aspect que la rue Royale et la Chaussée-d'Antin. » (Je cite de mémoire.)

Ce qui me ferait supposer que le correspondant de la *Gazette* a été victime de la même *zwanze*, c'est qu'il écrit ceci :

« Le lilas pousse, non seulement au Bois de Boulogne, mais dans les jardins du boulevard, où on ne rencontre que Russes et Roumaines. »

On n'a pas pu lui monter le même bateau quand il a témoigné le désir de visiter le nord-sud ou de circuler en tramway ; et il a dûment constaté que les employés du métropolitain sont remplacés par de « jeunes personnes ». Quant au nouveau personnel des omnibus, il lui trouve « une mine fort équivoque ». Chacun voit les choses et les gens à sa façon. Celle-ci est une façon de voir singulièrement allemande. Ne disputons pas des goûts et des couleurs.

Enfin, les dames de la Croix-Rouge sont des « créatures », qui mourraient de faim si elles ne soignaient pas les blessés gratuitement, et « presque toutes » les maisons de Paris sont transformées en hôpitaux, — presque toutes !

La lourde bêtise allemande a au moins une qualité, c'est qu'elle tombe toujours à pic. La prose du correspondant de Cologne paraît juste à l'heure où Paris s'anime et s'égaye : certains même ne seraient pas loin de penser qu'il s'anime et qu'il s'égaye un peu trop. Qu'y a-t-il donc de changé depuis une quinzaine ? Pas de fiacres ni d'autos ? On en peut compter le double, la circulation recommence d'être, sur certains points, assez enchevêtrée, et l'on voit reparaître les bâtons blancs. Les piétons sont aussi devenus subitement innombrables. On flâne. C'est le printemps, le joli printemps, et il est vrai que la nature ne va pas changer l'ordre des saisons parce que les hommes se battent ; mais la nature a le droit d'être indifférente, les hommes ont le devoir de ne l'être pas.

Non, Paris est un peu trop parisien en ce moment. Il faisait aussi beau lors de la bataille de la Marne, il y avait autant et plus de monde dehors, et l'aspect n'était pas le même. Reprenons notre physionomie de septembre, pour mérirer une autre victoire de la Marne.

Encore une perle, péchée dans les eaux allemandes.

Leur presse est enthousiaste du beau discours qu'a prononcé le chancelier de Bethmann-Höllweg à propos de l'intervention des Italiens. Leur presse n'est pas difficile. Mais l'enthousiasme est excusable, il se conçoit. Le chancelier aurait peut-être pu trouver autre chose à dire, l'Allemagne ne pouvait pas faire autre chose que d'applaudir et d'acclamer. Tant qu'ils acclament, tout va bien ; ils veulent expliquer pourquoi ils sont si contents : alors ils se mettent à dire des bêtises, eux aussi.

Ils disent :

« Le chancelier n'a plus parlé cette fois comme un philosophe, mais comme un véritable homme d'État. »

Il est incroyable que la maladresse, l'imprudence de cette petite phrase n'aient pas sauté aux yeux de cuistres accoutumés à déduire toutes les conséquences d'une proposition selon les règles de l'école.

Premièrement, cette bête de phrase implique évidemment que M. de Bethmann-Höllweg ne peut pas être ensemble homme d'État et philosophe, et qu'il y a incompatibilité — au moins en ce qui le concerne — entre ces deux façons d'être.

Deuxièmement, la curiosité et la critique du lecteur sont éveillées par cette phrase sotte, et il se demande tout naturellement :

« Quand donc est-ce que M. de Bethmann-Höllweg a parlé, ou agi, en philosophe, et quand donc en homme d'État ? »

On se réfère aux comptes rendus *in extenso* du Reichstag, ou simplement aux dépêches Havas, et on constate que le chancelier fait de la philosophie quand il déclare que les contrats sont des chiffons de papier, de la grande politique quand il assure que l'Allemagne se moque absolument d'avoir deux ou trois ennemis de plus et que Croquemitaine mangera l'Italie.

Drôle de politique ! Drôle de philosophie ! La politique de M. de Bethmann-Höllweg est dans les nuages, et sa philosophie est terre à terre. Elle n'est point spéculative, mais extrêmement pratique.

Un de nos confrères demande comment parle M. de Bethmann-Höllweg quand ce n'est ni en philosophie ni en homme d'Etat, mais à titre privé. Parbleu ! il parle comme au coin d'un bois, ou bien son caractère ne se tient pas.

On dit que le prince de Bülow l'appelle dédaigneusement « le professeur ». Je crains que ce professeur-là ne sache pas deux mots d'histoire. Il a cité Machiavel ! La citation était un peu trop prévue, elle est banale. Elle est de plus un peu trop impudente.

Supposé que la doctrine de Machiavel soit ce qu'un vain peuple pense (ce n'est pas sûr), alors il est le bréviaire des Allemands. J'admire leur toupet de faire des mines scandalisées. Il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu, mais que le pendu en parle lui-même, c'est le comble. D'ailleurs, ces bons

Allemands ont de tout temps pillé Machiavel, et l'ont ensuite renié. Le grand Frédéric n'avait-il pas entrepris de réfuter le traité du Prince ? Il a désespéré d'y arriver tout seul, et il a sollicité la collaboration de Voltaire. Voltaire, qui avait la plus profonde admiration pour Machiavel, a collaboré à l'*Anti-Machiavel*. Ce pauvre pamphlet n'en vaut pas mieux pour cela.

Mais ce que les Allemands d'aujourd'hui ne devraient pas oublier, c'est que Machiavel est le premier Italien qui ait prêché la guerre sainte, et rêvé de bouter les barbares hors d'Italie.



Mesdemoiselles du Conservatoire ne sont pas flattées : le sage M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, n'a-t-il pas décidé que, cette année-ci, elles concourront à huis-clos ? Elles ne feront de frais de toilette que pour leurs juges et les critiques (heureux critiques !) Les mères elles-mêmes seront exclues. Un concours sans mères ! « Hé oui ! monsieur tout est perdu », comme disait au maître des cérémonies ce ministre du roi Louis XVI, qui n'avait point mis de boucles à ses souliers pour l'audience du Roi.

Les petits messieurs du Conservatoire sont encore moins flattés que leurs jeunes camarades : ils ne concourent pas du tout. Mais pardon, ils ne sont donc pas au front ? Non, pas tous... D'abord il y a ceux qui sont mineurs de seize ans. Ceux-là se seraient fort bien accommodés de râfler les prix, et même les modestes accessits, pendant que leurs aînés reçoivent des marmites dans les tranchées ou conduisent des automobiles. Le sage M. Dalimier ne l'a pas voulu.

Mais il paraît que la petite classe se révolte. Les jeunes à quelle-heure-qu'on-te-couche auraient décidé que, « puisque c'est comme ça », ils ne donneront pas la réplique aux filles. Espérons qu'on leur fera entendre raison, — encore que cela n'ait pas la moindre importance. Sinon, eh bien les filles se donneront la réplique entre elles, ce n'est pas ce qui allongera la guerre ou la raccourcira d'un jour, et le « monde comique » aura été ridicule une fois de plus — ridicule et légèrement odieux.



On se rappelle que les esthètes et hygiénistes allemands ont justifié l'anéantissement de Louvain par la nécessité de reconstruire une ville si dépourvue de confortable moderne. Louvain hélas ! n'est pas la seule ville qu'il y aura lieu de reconstruire, et nous ne saurions jeter assez tôt le cri d'alarme, car il nous semble que, dans le clan des constructeurs et reconstructeurs, on forme des projets assez effrayants.

Evidemment, nous n'avons pas à craindre que nos excellents architectes produisent des horreurs comparables à celles des faubourgs tout neufs qui environnent maintenant la plupart des vieilles cités allemandes. Leur premier, peut-être leur unique souci sera le grand art. Ils voudront faire beau. Pourvu qu'ils ne veuillent pas faire trop beau !

M. Fr. ntz Jourdain qui est un véritable artiste, passionné et révolutionnaire, mais classique aussi, à l'occasion, a exprimé en termes véhéments, les conseils les plus raisonnables à ce sujet :

« L'architecte, a-t-il écrit dans *Le Petit Messager des arts*, doit se plier aux exigences du climat, aux usages des habitants, aux besoins de ceux dont il saura rester le serviteur sage et avisé, et nullement le tyran tracassier et borné. »

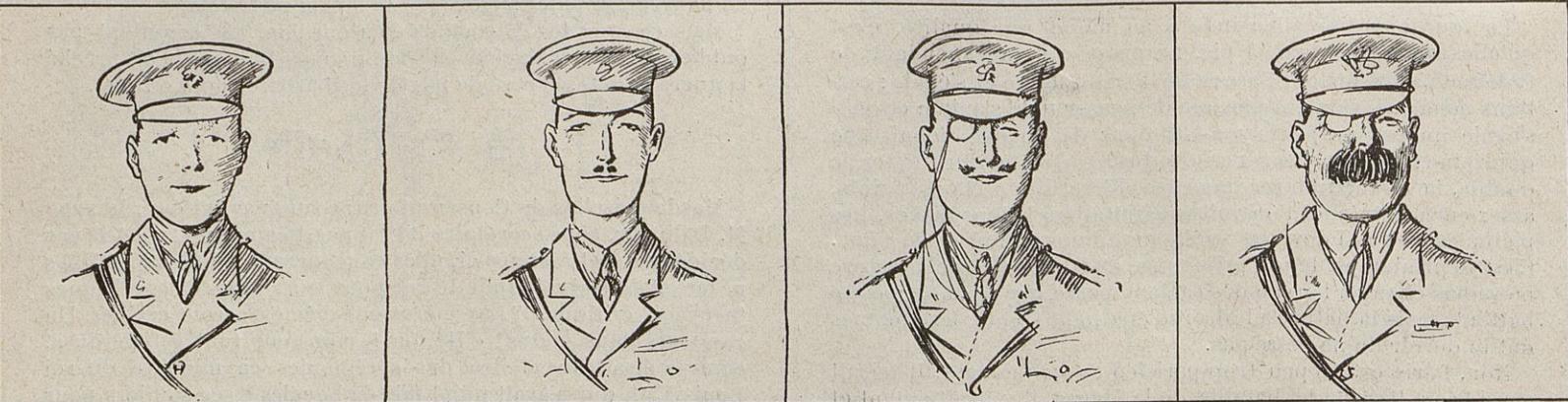
Ces conseils paraissent d'autant plus utiles et opportuns que nous recevons en dernière heure l'horrible nouvelle que voici :

« On demande au gouvernement de mettre à l'étude un projet de monument consacré aux morts de la guerre : monument unique, et qui serait placé dans tous les cimetières de France ; les dimensions seules et la matière varieraient ; il y aurait le modèle riche ; mais l'hommage, paraît-il, doit être *unanime et uniforme*. »

Il paraît que le Comité de l'Alliance républicaine a inspiré ce projet extravagant. Ne nous frappons pas : les sculpteurs sont là pour un coup, et ne se laisseront pas faire ; il y aura de la besogne pour tout le monde et non pour un seul.

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



Aspirant officier.

Sous-lieutenant.

Lieutenant.

Capitaine.

DANS L'ARMÉE ANGLAISE : LE GRADE D'APRÈS LA MOUSTACHE



LE GLAIVE DE LA VICTOIRE

(Allusion à l'union de tous les partis dans le nouveau cabinet britannique).

(Punch, de Londres.)



Major.

(D'après le *Punch*, de Londres.)

UNE CARICATURE AMÉRICAINE

JONATHAN. — Je suis irréprochablement neutre!

(Life, de New-York.)



JOFFRE

Cette magnifique composition forme l'illustration de double-page d'un émouvant numéro publié par notre sympathique confrère *Life*, de New-York, et intitulé « *VIVE LA FRANCE!* » Merci!

SEMAINE FINANCIÈRE

La cote est toujours aussi calme, les cours aussi inchangés. Il n'y a donc rien à dire de la Bourse, dont l'activité est nulle et restera telle tant que les opérations militaires n'auront pas pris une tournure décisive et apparente aux yeux les moins clairvoyants, et que les Allemands aient été chassés de France.

Les emprunts d'Etat, notamment, se bornent à évoluer aux environs de leur niveau précédent, avec cependant une nuance de fermeté un peu plus grande.

Les Fonds Russes sont stationnaires, tandis que les Fonds Ottomans témoignent d'un petit regain d'activité. L'entrée en scène de l'Italie est de nature à hâter les opérations contre les Turcs et à rapprocher le moment où l'on pourra s'occuper du sort des porteurs de fonds ottomans.

Nouvelle avance de la Banque de France, dont les bilans sont vraiment satisfaisants. La Banque de Paris regagne une quinzaine de francs.

Il y a eu un certain relèvement de prix du naphté en Russie, à 41 kopecks le poud.

Pour les valeurs, peu de changement tant à Paris qu'à Londres. E. R.

PARIS-PARTOUT

Moulin de la Chanson, directeur : Emile Wolff.
Paul Marinier, Hyspa (Vincent)
Jean Bastia ce trio célèbre
Avec Arnould et Deyrmon (Jean)
C'est l'esprit léger tel un zèbre!

Folrey, Bl. de Vinci, Clermont Pierrette Mad; toute la grâce. Quelle soirée aimable on passe au beau *Moulin de la Chanson*. Matinées dimanches et fêtes à 3 heures. Téléph. Gutenberg 40-40.

Les saisons se suivent et ne se ressemblent pas. Mais notre conseil est toujours le même : **Crème Simon**, comme la raison et l'expérience l'indiquent. Agréable au printemps, utile en été, précieuse en automne, indispensable en hiver... Bienfaisante en tous cas, douce, flattant le teint, la **Crème Simon** est surtout merveilleuse quand son usage est devenu une habitude. Si chaque femme soignait sa peau d'une façon rationnelle, nous n'aurions pas à rappeler tant de fois la marque connue. Qui s'en est servi s'en servira. Pour terminer, n'oubliez pas la **Poudre de riz** et le **Savon à la Crème Simon** qui sont les compléments indispensables de la **Crème Simon**.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.
Ses collections : **Maitres de l'Amour**, 7 fr. 50; **Coffret du Bibliophile**, 6 fr.; **Romans humoristiques**, le volume 3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

ARIANE BEAUTÉ, SOINS D'HYGIÈNE, 8, rue des Martyrs, 2^e étage. (1 à 7 h.)

SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS, par Dame dipl. Mme DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^{er} sur ent. (2 à 6).

Mme Andrey MANUCURE ANGLAISE. Méthode unique, 47, r. d'Amsterdam, 2^e gauche. (2 à 7 h.)

SOINS D'HYGIÈNE Mme DARCY 18, rue Cadet, 2^e ét. (10 à 8).

Mme BOYE Experte. **MANUCURE ANGLAISE**. (Unique en son genre.) 11 bis, r. Chaptal, 1^{er} à g.

Soins d'hygiène FRICTIONS, Méthode ang. Mme REYNOLD'S, 32, r. Pigalle, 1^{er}. Dim. etf.

BAINS HYGIÈNE, MANUCURE, PÉDICURE. (Confort moderne.) 41, rue Richelieu. (Entresol.)

HYGIÈNE SOINS SCIENTIFIQUES. Pr. de guerre. Mme ROBERT HAMEL, 14, r. Gaillon, 3^e ét. (10 à 7).

Mme ROCKELL SOINS D'HYGIÈNE 30, r. Gustave-Courbet 2^e face)

Hygiène et Beauté pr. les Mains et Visage. Mme GELOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

Mme Clara SCOTT Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng. spoken. 203, r. St-Honoré (entr.)

MARIAGES RELATIONS MONDAINES. Renseign. grat. Mme VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1^{er} ét. g.)

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE. 21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

Mme JANE Soins d'Hygiène et de Beauté. 7, r. du Faub.-St-Honoré, 3^e ét. (1 à 6).

SOINS D'HYGIÈNE Manucure, Bains. 19, rue Saint-Roch (Opéra).

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE 13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

BEAUTÉS ANDALOUSES. Lots à 5, 10 et 20 fr. Librairie du Progrès. Traversia Relox, 7. Madrid (Esp.)

MARIAGES RELATIONS MONDAINES; 4^e année. Mme MOREL, 25, rue de Berne (2^e g.).

Soins d'Hygiène et de Beauté. MANUCURE. 2, r. Chérubini, 3^e ét. (sq. Louvois)

HYGIÈNE Nouvelle installation. 49, rue de Rivoli, 4^e ét., porte dr. (pas confondre av. entresol).

Manucure PÉDICURE. Tous Soins d'Hygiène. Mme HENRIET, 11, r. Lévis (Villiers) et à dom.

LE HÉROS TIMIDE



— C'est drôle, j'ai peur !... Emporter d'assaut le "Vieil Armand" m'a paru tout simple ; mais une jolie femme, c'est vraiment effrayant !